

Tribune de la " Chronique "

Impressions d'un Fossile sur le Bal de l'Internat de 1910.

L'article paru, dans notre dernier numéro, sur le Bal de l'Internat, nous a attiré la lettre suivante, que notre impartialité nous fait un devoir d'insérer.

Je passais l'autre jour par hasard devant Bullier, dont l'aspect actuel, clinquant et neuf, ne rappelle aux jeunes générations que bien peu celui du vieux Bullier d'autrefois à la porte basse et au plancher pourri, lorsque j'aperçus au-dessus de la porte d'entrée une grande banderole blanche ; je m'approchai, croyant y voir : « Ce soir, à 9 heures, cinéma : la Révolution portugaise expliquée minute par minute, grâce à nos films extraordinaires ; entrée : 1 franc. » Pas du tout ; j'y lus ces deux lignes : « *Lundi 17 octobre : BAL DE L'INTERNAT.* »

Grand fut mon émoi ; comment ! nous sommes à peine rentrés de vacances, les arbres sont encore couverts de feuilles, les cours libres de Doyen n'ont pas encore attiré la foule des étudiants avides de la bonne parole et le Bal de l'Internat est annoncé ! C'est, me dis-je après un instant de réflexion, que notre bonne mère de l'avenue Victoria, toujours avide de réforme et de progrès, a découvert en 1910 d'excellentes raisons pour avancer le concours de l'Internat de deux mois (ce sont, du reste, les mêmes raisons qui lui avaient fait jadis en fixer la date au 15 décembre et qui, en 1920, peut-être même avant, la lui feront fixer au 15 juillet ; passons et ne cherchons pas à comprendre). ... A la porte, un service d'ordre restreint (nous sommes en temps de grève et ces Messieurs de la Tour Pointue ont mieux à faire qu'à surveiller la vertu des Internes des hôpitaux de Paris). La bousculade traditionnelle du vestiaire, et nous voici dans un Bullier méconnaissable : une salle propre et bien éclairée, des garçons polis ; décidément, tout s'en va !

L'année dernière, nous avons été faire une petite villégiature de l'autre côté de l'eau, au Tivoli. Cette année, nous n'avons pas perdu au change, et nous ne saurions trop féliciter le comité du Bal d'avoir rendu au Bal son véritable cadre. La place de la République, si elle est faite pour le défilé des cheminots grévistes, n'est guère faite pour les joyeux étudiants. Le Bal de l'Internat, c'est le dîner au quartier, le Boul' Mich sillonné des costumes les plus divers, le d'Harcourt, le Panthéon, la Closerie des Lilas et Bullier.

Tout autour de la salle de danse, des loges bariolées mettent une note gaie, et il nous a semblé que cette année elles étaient particulièrement nombreuses et artistiques.

Dans la salle, la foule habituelle, amusante par la diversité des

costumes qu'on y rencontre : rien de bien original, à part quelques employés de l'Ouest-Etat et un Little-Tich très réussi.

À ce point de vue, il faut bien le dire, le Bal de l'Internat nous a semblé, c'est une opinion personnelle, inférieur au *Bal des Quat'z-Arts*. Les costumes qu'on rencontre à ce dernier sont en général beaucoup plus riches et témoignent d'un effort artistique beaucoup plus grand.

Vous répondrez à cela que le *Bal des Quat'z-Arts* est un bal d'artistes, qui souvent dessinent eux-mêmes leurs costumes. Cela est certain ; mais, néanmoins, à mesure que s'allonge la liste des Bals de l'Internat auxquels nous avons assisté, à mesure les costumes deviennent de plus en plus banaux et quelconques. Eh quoi, jeunes collègues, n'auriez-vous plus de fantaisie et d'imagination ?

Jadis nos costumes étaient faits par de gentilles petites mains, qui charmaient, dans nos salles de garde, les semaines de préparation du bal : aujourd'hui vous préférez prendre n'importe quel costume chez n'importe quel costumier et vous en affubler au hasard, regrettant même souvent d'être obligé d'en mettre un. Grand dommage pour l'art et pour nos yeux !

Si, à notre avis, le Bal de 1910 s'est montré inférieur à ses devanciers, la faute en est pour beaucoup à son manque d'originalité.

Certes, la date n'était pas propice : beaucoup de jeunes étudiants, de stagiaires, n'étaient pas encore rentrés le 15 octobre, et c'étaient eux qui faisaient, l'année dernière encore, le gros des cortèges et par là même la valeur du Bal. Il n'en est pas moins vrai que cette année, on circulait beaucoup plus facilement dans la salle que les autres années, et la salle est plus petite qu'autrefois ! Peu de monde, et surtout une raréfaction très nette du beau sexe, gloire et parure du Bal de l'Internat.

Nous avons été particulièrement frappé de ce dernier fait. Certains m'ont dit que cela tenait uniquement à ce que les femmes n'étaient pas suffisamment respectées et que beaucoup avaient peur d'y venir ; nous ne saurions assez protester contre de telles assertions, et n'en déplaise à M. Bérenger, les Internes des hôpitaux de Paris sont encore galants.

Certes, l'Assistance publique, toujours prévoyante, en interdisant au sexe faible de fréquenter les salles de garde, a rendu celles-ci plus moroses, mais elle n'a pas rendu les étudiants en médecine moins gais ni moins aimables, et nous souhaitons voir l'an prochain tout un essaim de jolies filles venir animer le Bal de leurs clairs sourires et de leurs charmes si agréables à contempler... même pour des fossiles !

À ces regrets s'en joint un dernier : nous n'avons eu cette année que trois cortèges. Je me souviens, il y a quelques années, d'une discussion qui eut lieu au Comité du Bal et qui avait été rendue nécessaire par le nombre excessif des cortèges annoncés ; nous pensâmes être obligés d'en limiter le nombre. Comme nous sommes loin de ce temps-là !

Jadis, toutes les salles de garde, même les plus petites, tenaient à honneur de faire un cortège, ou tout au moins une loge : il n'y avait pas jusqu'à Berck qui ne fit un cortège ; aujourd'hui il n'y a plus que les grandes salles de garde qui s'exécutent, et non parfois sans quelques tiraillements... et quelques opposants. Cette année, seuls, Tenon, Saint-Antoine et l'Hôtel-Dieu ont marché. Adressons-leur toutes nos félicitations et tous nos remerciements.

Les opposants des cortèges mettent en avant, pour justifier leur abstention, le prix fort élevé de revient d'un cortège même modeste. Cette objection n'a qu'une valeur très relative et n'aurait plus même aucune valeur, si les cortèges d'aujourd'hui ressemblaient à ceux d'autrefois.

Rappelez-vous celui qu'organisa jadis Willette pour la *Maison Dubois* : les chars n'étaient guère compliqués et les accessoires bien modestes, mais combien il y avait d'esprit ! Depuis quelques années, le genre décoratif a prévalu et entraîné de gros frais : d'où le désintéressement progressif des collègues et la décadence du Bal.

Il est grand temps de réagir, sinon il sera trop tard, et lorsque le Bal aura perdu tout intérêt, c'est un peu de notre cher Internat qui aura encore disparu. Les difficultés de la lutte pour la vie l'ont déjà tant amoindri, qu'il nous faut avec grand soin défendre la tradition, si belle, qui veut que les Internes reçoivent, le soir du concours, leurs futurs collègues.

Honneur donc aux hôpitaux qui ont, en 1910, maintenu la tradition. Nos meilleurs remerciements aux distingués artistes, toujours si dévoués, qui ont dessiné les cortèges et les cartes ; à nos amis DECROIX, HENRY-ANDRÉ, ROUTIER, TRILLEAU, VAN DEN BERGH, qui se dépensent toujours si gracieusement et sans le concours desquels notre Bal ne serait rien.

Que l'année prochaine, nous soyons en foule à Bullier, pour fêter le renouveau du Bal de l'Internat !

UN FOSSILE.

Le bien qu'on dit des médecins.

La reconnaissance de nos malades est un sentiment assez rare, pour que nous le saluions au passage, lorsqu'il se manifeste chez un écrivain de talent. M. Jules Bois me pardonnera de signaler ici quelques phrases de ses *Visions de l'Inde*, qui lui vaudront certainement la sympathie étonnée de mes confrères, peu accoutumés à trouver dans leur clientèle autant de gratitude émue qu'il en témoigne au D^r GRANT, pour ses soins dévoués dans un accès de fièvre malarienne contractée aux Indes Anglaises.

Je me reposais de mon voyage achevé, dans le petit État de Karputhala, au *guest-house* du maharajah, lorsque le mal perfide, couvé longtemps, éclata.

La fièvre crût, rebelle aux plus fortes doses de quinine ; mes reins, mon foie, ma gorge, brûlaient d'un feu incessant, comme vrillés par des lames incandescentes.